

Benjamin Constant et la force créatrice de l'innovation

Gérard Minart

Dans une conférence prononcée le 3 décembre 1825, analysant les caractères principaux de son époque, Benjamin Constant précise « qu'un nouvel ordre de choses s'annonce » et que tout ce qui sert de base à la vie physique aussi bien qu'à la vie morale se trouve « dans un mouvement accéléré, dans une fermentation toujours plus active ».

Et il range dans ce mouvement, dans cette fermentation, ce qu'il nomme « l'exploitation du monde matériel par les sciences ». Autrement dit ce que nous appelons aujourd'hui *l'innovation*.¹

Si Benjamin Constant n'a pas développé au même degré que Jean-Baptiste Say l'importance et le rôle des découvertes techniques dans le processus de création des richesses, ni marqué avec la même insistance les places prépondérantes du chef d'entreprise et du savant dans la nouvelle économie des Modernes, il a toutefois abordé ce thème à plusieurs reprises mais sous un angle qui lui est propre et à un niveau supérieur en plaçant l'innovation au cœur de cette vaste perspective qui lui est chère de la perfectibilité de l'espèce humaine..

Selon lui, non seulement l'innovation s'inscrit dans le sens de la perfectibilité mais, mieux, ouvre la voie à cette perfectibilité.

Et l'innovation centrale, capitale, qui a permis jadis un immense pas en avant sur la route de la perfectibilité, ce fut l'invention de l'imprimerie.

Grâce à elle les acquis des générations précédentes peuvent être transmis aux générations futures :

« La découverte de l'imprimerie, souligne-t-il, a fourni aux hommes un moyen nouveau de discussion, une nouvelle cause de mouvement intellectuel. Cette découverte et la liberté de penser qui en est résultée ont été depuis trois siècles favorisées par certains gouvernements, tolérées par d'autres, étouffées par d'autres encore. Or, nous ne craignons pas d'affirmer que les nations chez lesquelles cette occupation de l'esprit a été encouragée ou permise ont seules conservé de la force et de la vie et que

¹ *La tendance générale de notre siècle, considérée à la fois dans la manifestation de l'esprit d'industrie et dans l'expression du sentiment religieux* : Discours prononcé par Benjamin Constant dans la séance d'ouverture de l'Athénée royal de Paris, le 3 décembre 1825, *Revue encyclopédique*, tome 28, décembre 1825, p.661. Sur Internet/Gallica.

celles dont les chefs ont imposé silence à toute opinion libre ont perdu graduellement tout caractère et toute vigueur. »¹

Comme Turgot, Benjamin Constant considère donc que cette innovation a marqué un tournant dans l'histoire des hommes en permettant le développement des communications sociales non seulement entre les individus mais également entre les peuples. Pour lui, imprimerie signifie publicité (au sens du XVIII^e siècle), c'est-à-dire diffusion des lumières et des idées dans tous les domaines par la liberté de penser, de parler et d'écrire et constitution, à partir de là, d'une opinion publique éclairée.

D'où la place prépondérante de la liberté de la presse dans l'ensemble de son œuvre politique de même que dans ses réflexions sur l'économie :

« Restreindre aujourd'hui la liberté de la presse, écrit-il, c'est restreindre toute la liberté intellectuelle de l'espèce humaine. La presse est un instrument dont elle ne peut plus se passer. La nature et l'étendue de nos associations modernes, l'abolition de toutes les formes populaires et tumultueuses rendent l'imprimerie le seul moyen de publicité, le seul mode de communication des nations entre elles, comme des individus entre eux. La question de la liberté de la presse est donc la question générale du développement de l'esprit humain. C'est sous ce point de vue qu'il est nécessaire de l'envisager [...] Lorsqu'il n'y a dans un pays ni liberté de la presse, ni droits politiques, le peuple se détache entièrement des affaires publiques. Toute communication est rompue entre les gouvernants et les gouvernés. L'autorité pendant quelque temps, et les partisans de l'autorité peuvent regarder cela comme un avantage. Le gouvernement ne rencontre point d'obstacles. Rien ne le contrarie. Il agit librement mais c'est que lui seul est vivant et que la nation est morte. L'opinion publique est la vie des Etats. Quand l'opinion publique ne se renouvelle pas, les Etats dépérissent et tombent en dissolution. »²

Soulignons ces trois points :

- L'exploitation du monde matériel par les sciences ;
- La liberté de la presse comme condition du développement de l'esprit humain par la circulation et l'échange des idées ;
- L'opinion publique comme source du renouvellement de la vie des Etats.

Ils constituent les éléments fondamentaux, selon Benjamin Constant, de la société des Modernes, autrement dit de cette société industrielle qui explose et grandit à son époque et dont le moteur est déjà, et sera de plus en plus, les découvertes scientifiques donc l'innovation.

Science, liberté, opinion publique à quoi il faut ajouter lumières et morale : tout est lié chez Benjamin Constant, tout entre en mouvement, se conforte et s'épure dans le sens du progrès à la condition expresse que le gouvernement ne porte pas atteinte à la manifestation de la pensée :

« Toutes les facultés de l'homme se tiennent, affirme-t-il. L'industrie et l'art militaire se perfectionnent par les découvertes des sciences. Les sciences gagnent à leur tour aux perfectionnements de l'art militaire et de l'industrie. Les lumières s'appliquent à tout. Elles font faire des progrès à l'industrie, à tous les arts, à toutes

¹ *Principes de politique*, op.cit., p.124.

² *Ibid.*, p.123.

les sciences, puis, en analysant ces progrès, elles étendent leur propre horizon. La morale enfin s'épure et se rectifie par les lumières. Si le gouvernement porte atteinte à la manifestation de la pensée, la morale en sera moins saine, les connaissances de fait moins exactes, les sciences moins actives dans leurs développements, l'art militaire moins avancé, l'industrie moins enrichie par des découvertes. »¹

Tout cela se résume d'une phrase : c'est l'alliance, on pourrait même écrire la Sainte Alliance, de l'industrie et de la liberté dont la conséquence est l'affranchissement de l'individu car il peut désormais, grâce à cette alliance, « trouver des moyens de bien-être physique hors de la protection et des faveurs du pouvoir [...] Chacun s'est dit que la nature avait placé dans les facultés de l'homme des moyens de richesse, et qu'il était à la fois plus honorable, plus sûr et même moins pénible de les acquérir que de les mendier ».²

Par ailleurs, l'innovation présente cette qualité que, fruit de la pensée et de l'accroissement des lumières, son avenir sera cumulatif.

Et Benjamin Constant d'expliquer :

« Chacune de nos découvertes en mécanique qui remplace par des instruments et des machines la force physique de l'homme, est une conquête par la pensée ; et d'après les lois de la nature, ces conquêtes devenant plus faciles à mesure qu'elles se multiplient, doivent se succéder avec une vitesse accélérée. »³

Certains philosophes, hostiles à la propriété, ont même envisagé une époque où la multiplication et l'accélération des innovations permettrait « une exemption totale du travail manuel ». Comme quoi le thème de *la fin du travail* n'est pas d'aujourd'hui et remonte même très loin dans le temps.

C'est cette « exemption totale » qui, selon eux, permettrait enfin d'abolir la propriété.

D'autres philosophes, allant moins loin, entendent s'appuyer sur les innovations pour répartir le travail de façon strictement égale entre tous les membres de la société.

Benjamin Constant rejette l'une et l'autre de ces utopies :

« Cette répartition, écrit-il, si elle n'était pas une rêverie absurde, irait contre son but même, enlèverait à la pensée le loisir qui doit la rendre forte et profonde, à l'industrie la persévérence qui la porte à la perfection, à toutes les classes les avantages de l'habitude, de la suite, de l'unité du but et de la centralisation des forces. Sans propriété, l'espèce humaine existerait stationnaire et dans le degré le plus brut et le plus sauvage de son existence. Chacun, chargé de pourvoir seul à tous les besoins, partagerait ses forces pour y subvenir et courbé sous le poids de ces soins multipliés n'avancerait jamais d'un pas. L'abolition de la propriété serait destructive de la division du travail, base du perfectionnement de tous les arts et de toutes les sciences. La faculté progressive périrait faute de temps et d'indépendance ; et l'égalité grossière et forcée mettrait un obstacle invincible à l'établissement graduel de l'égalité véritable, celle du bonheur et des lumières. »⁴

¹ *Principes de politique*, op.cit., p.133.

² *Revue encyclopédique*, op.cit., p.664-665.

³ *Principes de politique*, op.cit., p.177.

⁴ *Ibid.*

Dans le cadre que lui assigne Benjamin Constant, l'innovation est donc libératrice :

« J'applaudis, proclame-t-il, à tous les moyens qu'on découvre pour dompter l'univers matériel et le faire servir à nos usages. Plus l'univers matériel sera dompté, plus nous aurons de loisir pour nous occuper de l'univers intellectuel, qui est le seul véritable. »¹

A côté de l'innovation dans les sciences et les techniques, Benjamin Constant s'est intéressé à un autre type d'innovation : celle, plus délicate et plus subtile, qui concerne les institutions politiques.

Ce domaine, bien que sensible, se trouve soumis, comme le monde physique, à ce qu'il appelle « les changements inévitables ». Deux acteurs principaux y agissent qui vont, chacun à sa façon, ou permettre ou freiner l'innovation : l'opinion publique et l'Etat. Car s'il est vrai que les gouvernements sortent du sein des nations, il est également vrai qu'il est dans la nature des gouvernements d'être stationnaires tandis qu'il est dans celle des nations d'être progressives.

Avant d'aller plus loin, rappelons ce qu'est l'opinion publique dans la philosophie politique de Benjamin Constant.

Selon lui, l'opinion publique se résume d'une phrase : c'est une puissance au service de la liberté :

« Les citoyens, constate-t-il, ne s'intéressent à leurs institutions que lorsqu'ils sont appelés à y concourir par leurs suffrages. Or cet intérêt est indispensable pour former un esprit public, cette puissance sans laquelle nulle liberté n'est durable, cette garantie contre tous les périls que dans certains pays on invoque toujours, sans la créer jamais. C'est l'esprit public, résultat de l'élection populaire, qui a soutenu la Grande-Bretagne, au milieu de la guerre la plus dispendieuse et la plus acharnée. C'est par l'élection populaire que, sous des ministres ombrageux, la liberté de la presse a survécu à toutes les crises. Sans l'élection populaire, les citoyens d'un pays n'ont jamais ce sentiment de leur importance, qui leur présente la gloire et la liberté de leur pays comme la portion la plus précieuse de leur patrimoine individuel. »²

L'opinion publique représente donc – autre expression de Benjamin Constant – « le vœu national ».

Et c'est ce vœu national qu'il faudra consulter pour innover dans le domaine des institutions :

« Une amélioration, une réforme, l'abolition d'un abus, toutes ces choses ne sont salutaires que lorsqu'elles suivent le vœu national. Elles deviennent funestes, lorsqu'elles le précèdent. Ce ne sont plus des perfectionnements, mais des actes de tyrannie. Ce n'est pas à la rapidité des améliorations, mais à l'accord des institutions avec les idées, qu'il est raisonnable d'attacher de l'importance. Si vous méprisez cette règle, vous ne saurez où vous arrêter. Tous les abus se tiennent, plusieurs sont liés intime-

¹ *Revue encyclopédique*, op.cit., p.668.

² *Principes de politique*, op.cit., p.340.

ment à des parties essentielles de l'édifice social. Si l'opinion ne les en a séparés d'avance, vous ébranlez tout l'édifice en les attaquant. »¹

Et à ceux qui objectent qu'il est difficile de connaître le vœu national, il répond que si on laisse à l'opinion la faculté de s'exprimer en toute liberté, on connaîtra ce vœu sans peine.

Mais pour le bien connaître, que l'Etat se taise !

Et ici resurgit le rôle premier, central, essentiel de la liberté de la presse, encore plus précieux et plus nécessaire dans le secteur des innovations institutionnelles que dans celui des innovations techniques :

« Du choc des idées, observe Benjamin Constant, naîtra la lumière, et le sentiment général sera bientôt impossible à méconnaître. Vous avez donc ici, pour moyen aussi infaillible que facile, la liberté de la presse ; cette liberté à laquelle il faut toujours revenir ; cette liberté nécessaire aux gouvernements, non moins qu'aux peuples ; cette liberté, dont la violation est, sous ce rapport, un crime d'Etat.

« En second lieu, l'opinion modifie insensiblement dans la pratique les lois et les institutions qui la contrarient. Laissez-lui faire ce travail. Le temps, dit Bacon, est le grand réformateur. Ne refusez pas son assistance. Qu'il marche devant vous, il aplani-ra votre route. Si ce que vous instituez n'a pas été préparé par lui, vous commanderez vainement. Il ne sera pas plus difficile à vos successeurs d'abroger vos lois, qu'il ne vous l'a été d'en abroger d'autres, et il ne restera de vos lois abrogées que le mal qu'elles auront fait. »²

C'est donc non seulement une pratique mais aussi une véritable théorie de l'innovation en matière d'institutions qu'esquisse ainsi Benjamin Constant :

« Toutes les institutions sociales, continue-t-il, ne sont que des formes, adoptées pour le même but, pour le plus grand bonheur, et surtout le plus grand perfectionnement de l'espèce humaine. Il y a toujours une de ces formes qui vaut mieux que toutes les autres. Si on peut l'introduire paisiblement, et obtenir pour elle un assentiment général et volontaire, nul doute que le gain ne soit réel. Mais si, pour l'introduire, il faut de la contrainte, des lois prohibitives, et leurs inséparables compagnes, des lois pénales, le mal l'emportera sur le bien [...] La marche de l'espèce humaine étant graduelle, toute innovation qui lui imprime une secousse violente est dangereuse ; mais cette marche étant en même temps progressive, tout ce qui s'oppose à cette progression est également dangereux [...] L'on a peur des bouleversements, et l'on a raison ; mais on provoque les bouleversements par un attachement aveugle et opiniâtre à des idées de stabilité exagérées, comme par des innovations imprudentes. L'unique moyen de les éviter, c'est de se prêter aux changements insensibles qui s'opèrent dans la nature morale comme dans la nature physique [...] Obéissez au temps ; faites chaque jour ce que chaque jour appelle ; ne soyez ni obstinés dans le maintien de ce qui s'écroule, ni trop pressés dans l'établissement de ce qui semble s'annoncer ; restez fidèles à la justice, qui est de toutes les époques ; respectez la liberté, qui prépare tous les biens ; consentez à ce que beaucoup de choses se déve-

¹ *Écrits politiques*, op.cit., p.280.

² *Ibid.*, p.281.

loppent sans vous, et confiez au passé sa propre défense, à l'avenir son propre accomplissement. »¹

C'est aussi au nom de l'innovation considérée comme l'une des sources de la marche progressive de l'humanité que Benjamin Constant avait combattu l'école saint-simonienne.

Il craignait en effet que les saint-simoniens, en critiquant l'esprit de libre examen et en voulant faire advenir une époque positive qui serait un stade définitif de l'humanité succédant à beaucoup de stades transitoires, ne bloquent tout progrès, tout débat, toute recherche, toute ascension, bref, toute civilisation.

Pour lui, la vérité de l'humanité est dans le transitoire, non dans le définitif.

« Rien n'est définitif sur la terre, avait-il lancé aux saint-simoniens. Ce que nous prenons pour définitif n'est qu'une transition comme une autre, et il est bon que cela soit ainsi ; car ce qui serait définitif serait stationnaire, et tout ce qui est stationnaire est funeste. »

Et il les avait invités à être d'utiles collaborateurs « dans le grand travail qui se fait et qui doit se faire indéfiniment ».²

Liberté de penser, de parler et d'écrire, innovation, opinion publique, lumières, progrès : ces mots forment un bloc chez Benjamin Constant.

Et ce bloc a nom : civilisation.

Mieux : civilisation industrielle.

Mieux encore : civilisation des Modernes.

Si ces notions d'innovation et de civilisation sont étroitement associées dans son esprit, il faut toutefois souligner qu'il s'est montré très prémonitoire dans la perception qu'il a eue des maux causés par cette civilisation nouvelle et surtout par son « exploitation scientifique du monde matériel ».

Ce en quoi il aura été une sorte d'écologiste avant l'heure et avant le mot.

Rappelons qu'en 1825 le développement industriel a déjà pris une telle ampleur, notamment en Angleterre et en France, que ses nuisances – ont dirait aujourd'hui ses externalités négatives – suscitent critiques et inquiétudes.

Elles portent principalement sur quatre secteurs :

- Les conditions sociales de travail dans les grandes manufactures de type manchérien ;
- La relation, étudiée par Malthus, entre croissance de la population et production des subsistances ;
- Les crises de surproduction qui peuvent surgir dans une économie de production de masse ;
- Les conséquences sur l'emploi de l'irruption des machines dans les processus industriels.

Quatre économistes de l'époque vont dialoguer, parfois vivement, à propos de ces différentes préoccupations : Ricardo, Malthus, Jean-Baptiste Say et Sismondi.

¹ Ibid., p.284, 289, 290.

² Ibid., p.677.

Or il se trouve que Benjamin Constant connaît personnellement Sismondi, qu'il rencontre souvent en Suisse, à Coppet, chez Germaine de Staël, et avec qui il débat des conséquences du progrès technique à partir du développement des machines.

Il connaît aussi Jean-Baptiste Say, nous l'avons dit.

Enfin, il a argumenté et s'est prononcé sur les thèses de Malthus, comme on l'a vu dans un chapitre précédent, et l'on sait de surcroît l'intérêt qu'il porte depuis longtemps à la vie politique et économique de l'Angleterre. C'est dire que tout le porte à s'intéresser aux conséquences, dans tous les domaines, du développement industriel.

Ajoutons à cela que ses études approfondies sur l'histoire des religions, commençées alors qu'il était très jeune et poursuivies jusqu'à la fin de sa vie, de même que son implication personnelle, comme orateur, écrivain ou parlementaire dans les événements de son époque, lui ont donné à la fois le regard de l'historien sur le temps long de l'évolution de l'humanité et la curiosité du journaliste sur l'actualité la plus brûlante de son temps. Il s'est donc forgé sa propre idée des civilisations humaines et des phases de régression qu'elles peuvent connaître :

« Chaque fois, relève-t-il, que le genre humain arrive à une civilisation excessive, il paraît dégradé durant quelques générations. Ensuite, il se relève de cette dégradation passagère, et se remettant, pour ainsi dire, en marche, avec les nouvelles découvertes dont il s'est enrichi, il parvient à un plus haut degré de perfectionnement. »¹

Ce sont donc « de nouvelles découvertes » - donc de nouveaux progrès de la science et de l'innovation – qui aident l'humanité à trouver les remèdes à ses propres nuisances et à reprendre sa marche en avant.

En clair, ce n'est pas avec moins de civilisation mais au contraire avec plus de civilisation que l'on résout les maux du progrès.

Dans l'esprit de Benjamin Constant, pas question d'abandonner ce bénéfice capital du développement de l'industrie qui permet désormais à l'individu de trouver ses moyens d'existence « hors de la protection et des faveurs du pouvoir » ; pas question de plaider pour un retour à un stade antérieur de la société ; pas question de revenir au règne de l'agriculture et de la propriété foncière ; pas question de retomber dans ces temps obscurs de la théocratie sacerdotale où la faculté progressive est « frappée d'immobilité », où toute découverte « est interdite », où tout avancement « est un crime » et toute innovation « un sacrilège », où l'usage de cet art précieux qui répand et transmet au loin la pensée « est prohibé comme une impiété ».²

En langage d'aujourd'hui, on pourrait écrire que Benjamin Constant n'entend pas remédier aux maux de la croissance par la décroissance mais par une nouvelle et une meilleure croissance :

« La civilisation, conclut-il, est dans la destinée de l'espèce humaine. L'homme a été créé pour s'instruire, pour s'éclairer, et par là même pour s'adoucir et s'améliorer. Honte et malheur à ceux qui, par la force ou par la ruse, le détournent de la route qui lui est tracée ! Si la civilisation a des inconvénients, ils sont momentanés, et c'est à elle qu'il faut recourir pour y porter remède. Le mal qu'une civilisation imparfaite produit quelquefois, une civilisation plus parfaite le fait disparaître. »

¹ *Revue encyclopédique*, tome 29, p.420.

² *Revue encyclopédique*, tome 28, op.cit., p.670.

Et il aura une formule frappante pour résumer sa pensée :

« La civilisation est la lance d'Achille : elle guérit les maux qu'elle cause. Ces maux sont passagers, et la guérison est éternelle. »¹

Toutefois, il n'y a pas que la civilisation au sens général du terme qui peut subir des dégradations. C'est le cas également de la liberté de la presse en raison de certains de ses excès. Ici encore la lucidité de Benjamin Constant est remarquable et ce qu'il dénonce dans les dérives de cette liberté conserve une grande valeur morale encore aujourd'hui - et peut-être même surtout aujourd'hui - après plus de deux siècles d'existence mouvementée de cette même liberté. Et au moment où les moyens d'information, avec l'irruption du numérique, connaissent un nouveau type de développement.

Ainsi dénonce-t-il - déjà ! - les attaques injustifiées contre les personnes quand ces attaques n'ont d'autre objet que la malveillance ou bien ne visent à éveiller dans le public qu'une « malignité curieuse ». Si de tels comportements se réclament de la liberté de la presse cela ne les empêchent pas d'être « très condamnables aux yeux de la morale ».

Et de proclamer :

« La vérité n'est pas nécessaire à dire quand elle ne fait que nuire aux personnes, sans conduire à des résultats utiles ; et quels sont les résultats utiles de ces anecdotes qui ne se rapportent qu'à la vie privée ou aux opinions fugitives de ceux qu'on traduit ainsi devant un tribunal qui n'est pas compétent pour les juger ? Les espions que l'autorité saline me paraissent méprisables, mais je ne méprise pas moins les espions à la solde du public. »²

¹ *Revue encyclopédique*, tome 29 op.cit., p.424.

² Benjamin Constant, *Mémoires sur les Cent-Jours*, Paris, 1829, Pichon, p.XXIX.